

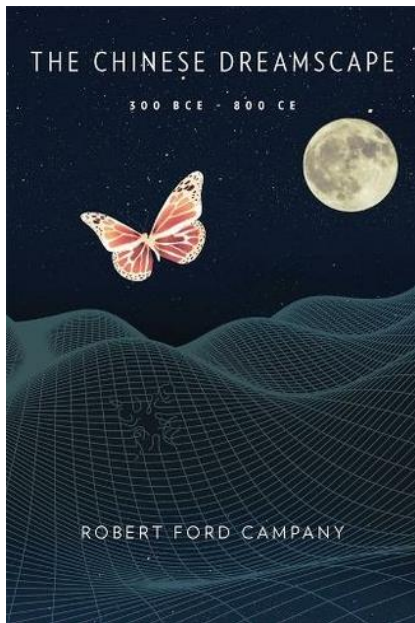
« J'ai l'honneur de déposer sur le Bureau de l'Académie, le livre de M^{me} Claude Gauvard intitulé *Jeanne d'Arc, héroïne diffamée et martyre*, publié par Gallimard, dans la collection « Des femmes qui ont fait la France », Paris, 2022, 185 p. L'intention de l'auteur est de montrer comment les contemporains de Jeanne d'Arc l'ont vue et l'ont jugée. Les documents sont bien connus : les deux procès de condamnation et de réhabilitation, l'Information Posthume liée au premier procès, diverses lettres et les chroniques de l'époque. Une masse impressionnante d'ouvrages ont raconté et analysé l'épopée Johannique. Cl. Gauvard s'en démarque en adoptant un plan original qui, à propos de Jeanne d'Arc, révèle les comportements, les pensées et les arrière-pensées de ceux qui l'ont fréquentée ou qui l'ont conduite au supplice.

Justement il est d'abord question du supplice. Pour l'évêque Cauchon et ses auxiliaires de l'Université de Paris, qui veulent faire un beau procès conclu par une sentence irréprochable, elle doit être condamnée comme hérétique, mais pour le duc de Bedford et les Anglais, c'est une sorcière qui doit être condamnée, car cette inculpation rejaillira nécessairement sur Charles VII qui lui doit la délivrance d'Orléans et son sacre de juillet 1429. On ne manque pas, dans les milieux acquis aux Anglais et dans l'armée des « Godons », de la traiter de « paillard et de ribaude », d'autant que son échec devant Paris prouve bien que ses voix ne venaient pas du Ciel mais du diable. Cl. Gauvard développe sa démonstration au long de six chapitres intitulés : Le supplice, Le procès, Le roi et son royaume, Prophétesse ou sorcière, L'opinion, L'honneur restauré. Elle le fait avec clarté et mesure en sorte que le lecteur la suit avec intérêt jusqu'à la fin de l'ouvrage.

Un point cependant retient l'attention. Avant de mourir, Jeanne avait demandé de se confesser et de communier. La confession ne posait pas de problème, et comme à tous les condamnés, elle lui fut accordée, mais comment expliquer que Cauchon ait permis à une hérétique, sorcière et schismatique, de recevoir le corps du Christ ? Seuls les relaps repentants avaient depuis 1258 le privilège de communier. Cauchon a-t-il voulu faire croire que Jeanne, le matin de son supplice, avait renié une seconde fois ses voix et avoué qu'elle avait menti. Seule l'« Information posthume », rédigée huit jours après son exécution, sur l'ordre de Cauchon, fait état d'un tel retournement, mais il est confirmé par divers témoignages datant du procès en nullité de 1456. Même si Cl. Gauvard laisse la question en suspens, il semble bien que l'évêque de Beauvais, tout dévoué à la cause anglaise, ait voulu à tout prix faire croire que Jeanne s'était repentie d'une vie de mensonges et de maléfices au profit d'un Charles de Valois, prétendument roi France, et qu'elle était morte en bonne chrétienne. Quoi de plus satisfaisant pour un prélat aussi prudent et rusé que Cauchon que de parvenir à répondre aux exigences politiques des Anglais tout en s'employant *in extremis*, en tant que président d'un tribunal ecclésiastique, à assurer le salut d'une pécheresse repentie.

Jeanne avait été condamnée et exécutée « contre l'honneur du roi très chrétien. Aux yeux de beaucoup – dont on ne peut déterminer le nombre – il tenait son pouvoir d'une femme réputée hérétique et invocatrice du démon. Aussi, dès la victoire de Castillon en 1453, s'employa-t-il à restaurer la renommée de Jeanne et à travers elle la sienne propre. Avec

l'accord du pape, le procès en nullité de la condamnation de 1431 se tint à Rouen en 1456 et eut pour principal résultat de magnifier la couronne et celui qui la portait. En ce qui concerne Jeanne, on se contenta, selon la coutume, d'ériger une croix sur la place du Vieux Marché en perpétuelle mémoire de l'iniquité de son supplice. Cl. Gauvard développe ses analyses avec toutes le talent que lui confère sa longue familiarité avec les procédures judiciaires de l'époque. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son éditeur, l'ouvrage de Robert Ford Campany, *The Chinese Dreamscape, 300 BCE - 800 CE*, Cambridge (Massachusetts), Harvard University Asia Center / Harvard University Press, 2020, 260 p.

Le rêve est une expérience universelle et singulière à la fois, aussi familière qu'elle est mystérieuse. Les représentations et les significations des rêves dans les autres civilisations nous interpellent et nous questionnent. L'excellent ouvrage de Robert Campany, professeur d'Études asiatiques à l'université Vanderbilt dans le Tennessee, scrute l'oniromancie de la Chine ancienne et médiévale. Que se passe-t-il lorsque l'on rêve ? Les rêves ont-ils une valeur prédictive ? Comment déchiffrer leurs symboles énigmatiques ? Les rêves sont-ils une voie de communication entre les vivants et les morts, entre les humains et les espèces animales ?

Gardons-nous de traduire le titre *The Chinese dreamscape* par « Le paysage du rêve en Chine » car *Dreamscape* doit s'entendre ici comme la somme des savoirs sur l'activité onirique chinoise : cartographie de l'imaginaire relative au rêve, explications et interprétations qu'en fournissent l'oniromancie et l'oniromancie des périodes antique et médiévale de la Chine. Robert Campany s'appuie sur les « Traités d'oniromancie », les manuels de catalogage et de décryptage des rêves et des songes, il compulse écritures, essais, poèmes, récits et anecdotes liés aux rêves sur une période couvrant plus d'un millénaire, depuis 300 avant notre ère jusqu'à 800 de notre ère. L'ouvrage met au jour à partir d'un vaste ensemble de sources primaires extrêmement variées, la matrice historique du rêve chinois, animée selon Campany par cinq paradigmes : 1/ la possession, 2/ la prémonition, 3/ la visitation, 4/ le diagnostic 5/ le « débordement », ou l'épanchement direct et performatif du rêve dans la vie éveillée d'un sujet préoccupé de culture de soi et habitué des pratiques d'incubation. Ce thème sera traité, comme annoncé dans la préface, dans un second volume.

Dans le sommeil, le rêve est une seconde vie où l'on continue d'exister et d'œuvrer. On y sombre comme dans la mort vers l'ailleurs et la rencontre avec l'altérité. Nul n'est surpris de la place qu'occupe le rêve dans l'histoire, la religion et la littérature chinoises. Fin exégète et spécialiste reconnu de ces domaines pour la Chine médiévale, Robert Campany entreprend une exploration en trois étapes. Après une entrée en matière théorique (chapitre 1), le livre se divise en trois grandes sections : le rêve comme activité du psychisme vécue, mémorisée et relatée (chapitre 2) ; les rêves « indirects », nécessitant une interprétation (chapitres 3-4) ; et les rêves « directs », immédiatement compréhensibles, relevant pour la plupart du troisième paradigme, celui de la « visitation » ci-dessus (chapitre 5).

Dans la Chine ancienne, le rêve survient lorsque l'une des âmes qui meuvent les fonctions vitales et spirituelles de la personne quitte temporairement le corps endormi et rencontre — voire investit — d'autres âmes, ou lorsqu'est permise une invasion nocturne par un esprit exogène. Les écritures taoïstes mettent en garde le fidèle contre le détachement des âmes itinérantes dont le non-retour définitif provoquerait la mort. La notion de rêve, comportant des frontières soi et non soi peu délimitées et une représentation de soi qui se confond avec celle de l'autre, n'est pas sans rappeler certaines pathologies psychotiques. Les Chinois croient que les mauvais rêves dérivent de la peur ou de l'anxiété, résultent d'un déséquilibre — en excès ou en défaut — du *qi*, ou bien traduisent les combats que se livrent les esprits endogènes protecteurs

du corps et les hôtes démoniaques. Seul le penseur et esprit critique Wang Chong (27 EC-env. 100) réfuta ces croyances et soutint que les esprits n'émanaient pas des défunts mais des vivants et de leur imagination, et que visions et apparitions provenaient d'un état mental perturbé, épuisé ou introverti.

L'interprétation des rêves en Chine s'apparentait à l'art divinatoire. La scène du rêve présageait des événements futurs, révélait des vérités cachées ou insaisissables. Le rêve participait ainsi à la représentation d'un cosmos ordonné et intelligible. La philosophie ne manquait pas de s'interroger sur la nature des images mentales ou des éléments dans les rêves — signes, symboles, ou simulacres ? — et sur le rapport entre illusion et réalité dans l'appréhension subjective directe de cette dernière. La religion s'intéressait au franchissement du seuil entre les mondes visible et invisible et au modus operandi de la rétribution divine de part et d'autre de cette frontière. La médecine puisait dans le rêve des indications sur les qualités, les excès et les déficits des substances fondamentales censées former la base matérielle et fonctionnelle du corps (le *qi*, l'essence, le sang, les humeurs), le rêve devenant moyen de diagnostic et de traitement des maux.

Maître en l'art d'interpréter la littérature chinoise d'imagination et ses « Livres d'anomalies », Campany analyse avec brio l'extraordinaire et saisissante archive transmise des récits de rêves. Sous forme d'anecdotes mettant typiquement en scène le rêveur et l'interlocuteur — un proche ou un onirocrite — à qui il confie sa vision, ces narrations pleines de vie consignent les contenus et circonstances des rêves, et laissent entrevoir l'environnement social de leur communication. Dans le rêve où figurent des images de choses et des images de mots, la clé d'interprétation est fournie par les critères linguistiques qui procèdent du principe de substitution : associations psycho-neurologiques, jeux de mots, transposition d'homophones, décomposition de caractères d'écriture.

Bien écrit et admirablement documenté, l'ouvrage propose au lecteur occidental la première synthèse complète des idées de la Chine ancienne et médiévale sur les rêves et les réactions qu'ils doivent provoquer. Robert Campany n'est certes pas le premier auteur qui étudie ce sujet d'intérêt général, mais l'ampleur de l'enquête, l'originalité de l'approche multidisciplinaire transreligieuse, la finesse des interprétations textuelles font de *Dreamscape* une contribution précieuse à la mémoire des rêves de l'espèce humaine. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de l'éditeur, le volume intitulé *Pierre Abélard, génie multiforme*. Actes du colloque international organisé par l'Institut d'Études Médiévales et tenu à l'Institut Catholique de Paris les 29 et 30 novembre 2018, réunis par Dominique Poirel, Turnhout, Brepols, 2022, 254 pages.

Ce volume, dont la publication a évidemment été retardée par la crise du Covid, réunit les textes de douze communications, toutes rédigées ou traduites en français, précédées d'une introduction de l'éditeur scientifique, Dominique Poirel, et suivies de trois index (des manuscrits cités et des œuvres d'Abélard ainsi que des autres auteurs et des œuvres anonymes).

Au premier coup d'œil, on pourrait penser qu'il s'agit, en somme, d'une version actualisée du colloque *Abélard en son temps* qui s'était tenu en 1979¹ et avait marqué à l'époque un tournant important dans le renouveau des études

abélardiennes. Il y a en effet de cela, mais bien plus aussi et c'est ce qui fait tout l'intérêt du présent livre.

Le point de départ est sensiblement le même. Dans les deux cas, le propos était de saisir Abélard dans la complexité de sa personnalité et de son œuvre, qu'il s'agisse de son expérience sociale qui l'a mis en contact avec des univers multiples (société aristocratique, société urbaine, monde scolaire, monde monastique et canonial), de ses écrits qui ont abordé successivement ou simultanément les domaines de la logique, de la philosophie, de la théologie, de l'exégèse, de l'art épistolaire, de la prédication, de la poésie, de la musique, ou des images contrastées qui ont alimenté sa postérité et vont de l'amoureux courtois au précurseur du rationalisme moderne en passant par le « chevalier de la dialectique ».

Sur ces divers aspects, le volume de 1979 s'était efforcé de réunir des contributions synthétiques présentant l'état des connaissances disponibles. Celui de 2022 procède différemment, mettant l'accent, sans prétention à l'exhaustivité, sur tel ou tel point précis, telle ou telle recherche en cours, tel ou tel aspect méconnu, suggérant ainsi des voies pour des investigations futures propres à renouveler ou enrichir notre connaissance et surtout notre compréhension de la vie, des œuvres et de la pensée d'Abélard. Car dans un domaine où l'essentiel de la documentation est malgré tout repéré et édité depuis longtemps, il s'agissait avant tout de poser à des sources connues des questions nouvelles et de les replacer dans des contextes plus larges ou moins attendus que cela a été fait jusqu'à présent. C'est donc un Abélard « multiforme » ou, pour reprendre la formule de John Marenbon, un « Abélard en quatre dimensions » que les auteurs de ce volume nous donnent à voir sans trop se soucier, au moins a priori, d'établir si ces facettes multiples du personnage sont conciliables ou au contraire fondamentalement hétérogènes les unes par rapport aux autres.

Les quatre premières contributions forment une section intitulée « L'homme ». La première (Jacques Verger) est consacrée non à la carrière scolaire d'Abélard, déjà bien connue, mais à l'insertion de ses écoles successives dans les réseaux scolaires du XII^e siècle. La seconde

¹ Colloque édité sous le titre *Abélard en son temps*. Actes du colloque international organisé à l'occasion du 9^e centenaire de la naissance de Pierre Abélard (14 – 19 mai 1979), éd. par Jean Jolivet, Paris, Les Belles Lettres, 1981.

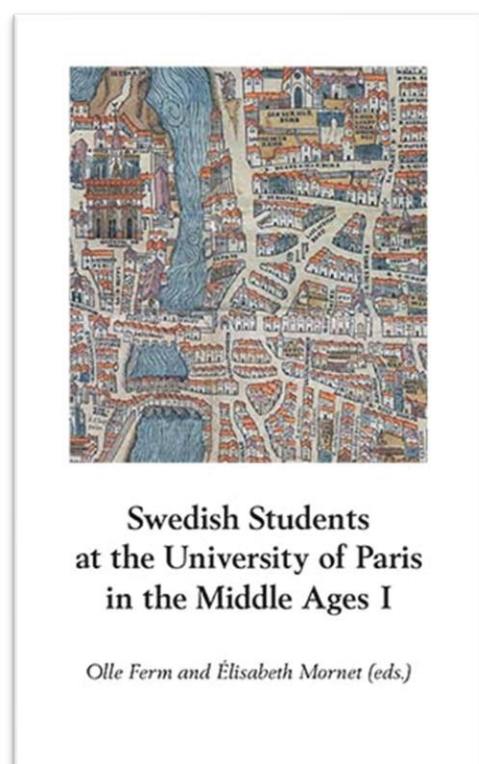
(Arnaud Montoux), qui porte sur la question des rapports entre Abélard et le monachisme, s'attache, de manière originale, à mettre en évidence la proximité de celui-ci, en tant qu'homme et en tant qu'auteur, avec la spiritualité clunisienne alors que les malentendus se sont multipliés à plaisir entre lui et Cîteaux. Les deux contributions suivantes tentent, avec les ressources de l'analyse socio-historique et de la psychologie clinique, d'atteindre Abélard dans son individualité ou plutôt dans son intersubjectivité, à l'épreuve de ses rapports difficiles avec son « épouse et sœur » Héloïse (Guy Lobrichon) et, plus largement, avec l'ensemble de ses contemporains (Ana Irimescu).

Viennent ensuite trois articles réunis dans une seconde partie sous le titre « Le philosophe ». Le propos de ces articles est en effet de montrer qu'Abélard a d'abord été un philosophe, « le seul philosophe au monde », disait-il lui-même et sans doute en effet le premier vrai philosophe du Moyen Âge, voire, selon Matthias Perkams, auteur de la première de ces trois contributions, « l'inventeur de la philosophie moderne occidentale ». Dans la contribution suivante, John Marenbon, partant d'une question technique de logique, celle de la nature de la relation, appelle surtout à prendre en compte la chronologie des écrits d'Abélard, quelque difficile à reconstituer qu'elle soit, seul moyen de rendre sa cohérence à une pensée subtile et toujours en construction. S'attaquant enfin à l'*Éthique*, Christophe Grellard y voit moins la définition laborieuse d'une philosophie morale que la rupture consommée, même si Abélard tente d'en modérer certaines conséquences, entre la conscience et le droit, entre un ordre de l'intériorité qui est celui de l'intention pure et du salut, et un ordre extérieur qui est celui de la norme positive, nécessaire mais transitoire.

Les trois communications suivantes regroupées dans la section « Autres facettes » participent de la même démarche heuristique et de la même méthode. Abélard a-t-il été théologien, demande Dominique Poirel ? Oui, mais à condition d'admettre que sa théologie ne découle pas, comme dans la tradition patristique encore vivante chez Hugues de Saint-Victor, de l'exégèse scripturaire, mais des énoncés de la philosophie ou, si l'on préfère, de la « théologie naturelle » des Anciens qu'il veut concilier avec la vérité de l'Évangile. Reprenant le corpus imposant mais assez hétérogène des poésies d'Abélard, Pascale Bourgain, au prix d'analyses minutieuses des techniques de versification, souligne qu'il faut, là aussi, tenir compte de la succession chronologique des œuvres et montre qu'Abélard a su exploiter avec plus ou moins de bonheur la diversité des genres poétiques existants de son temps pour les adapter aux émotions qu'il voulait exprimer et aux enseignements qu'il souhaitait transmettre. Dans le dernier texte de cette section, Alexis Grélois présente enfin, sur la question déjà largement débattu des règles du Paraclet, une nouvelle interprétation, nuancée et subtilement mise en contexte, de celle proposée par Abélard à Héloïse.

Dans l'ultime section du livre (« La postérité »), Jean-René Valette et Laurent Avezou reviennent sur deux thèmes attendus mais inépuisables. Le premier se demande dans quelle mesure les « langages de l'amour » que forge le XII^e siècle courtois (qu'il évoque en particulier à partir du *Tristan* de Béroul et d'*Érec et Énide*), se retrouvent déjà dans la correspondance d'Héloïse et Abélard, le second poursuit la figure d'Abélard dans la littérature moderne ; le corpus pittoresque auquel il se réfère, bien plus abondant que celui communément invoqué dans les études précédentes sur le même sujet, fourmille en œuvres aujourd'hui bien oubliées pour aboutir à la conclusion un peu désolante, sinon surprenante, que l'image du clerc libertin et de ses amours scabreuses a quasiment jusqu'à nos jours occulté, au moins dans « l'opinion commune », celle du philosophe audacieux qui « voulait introduire la raison dans le discours de Dieu ».

On lira donc avec un intérêt toujours renouvelé cette belle gerbe d'essais qui devrait susciter de nouveaux travaux érudits propres à faire surgir de textes qui semblent à tort trop connus, des perspectives nouvelles et des correspondances inattendues. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part des éditeurs scientifiques, le volume intitulé *Swedish Students at the University of Paris in the Middle Ages, I, Origin, Studies, Carriers, Achievements*, Olle Ferm and Élisabeth Mornet eds. (Runica et Mediævalia. Scripta minora, 28), Center for Medieval Studies, Stockholm University, Stockholm, 2021, 952 p., nombreuses illustrations en couleurs.

Ce gros volume a été dirigé et même rédigé pour l'essentiel par le Prof. Olle Ferm, professeur émérite d'histoire médiévale à l'université de Stockholm, et Mme Élisabeth Mornet, maître de conférences honoraire d'histoire médiévale à l'université Paris I – Panthéon-Sorbonne avec l'aide de quelques collaborateurs suédois et français.

D'entrée de jeu, on est frappé par la belle présentation de ce livre, la qualité de sa typographie, le nombre des illustrations originales et la taille du volume, qui compte près de 1 000 pages. On s'étonne – et on admire – que les auteurs aient pu produire une telle somme sur un sujet qui pourrait sembler a priori assez restreint. Pour comprendre cet apparent paradoxe

et rendre justice à ce travail monumental, il faut d'abord indiquer qu'il s'insère dans un projet scientifique de grande ampleur intitulé « *Swedish Students at Universities Abroad in the Middle Ages* », projet qui a déjà donné matière depuis 2011 à de nombreuses publications, presque toutes dans la même collection « *Runica et Mediævalia. Scripta minora* » ; ces publications ont pour objet soit l'analyse et l'édition d'œuvres produites par des maîtres suédois actifs au Moyen Âge dans diverses universités européennes, soit l'étude systématique des groupes d'étudiants suédois identifiés comme ayant fréquenté en nombre appréciable certaines de ces universités. Avant de s'attaquer à Paris, qui était évidemment le morceau de résistance, le Prof. Ferm et ses collègues ont déjà consacré de belles monographies aux étudiants suédois attestés dans les universités de Vienne, Leipzig, Oxford et Cambridge. Globalement, l'objectif affiché de cette vaste enquête est de mieux cerner, à travers l'étude de la mobilité géographique des étudiants suédois au Moyen Âge, un des facteurs majeurs de « l'eupéanisation de la Suède », processus perçu lui-même comme le fil conducteur de l'histoire de ce pays entre l'âge viking et les débuts de l'époque moderne qui verra la Suède s'affirmer comme une grande puissance européenne.

Après avoir rappelé le sens et l'ambition de cette entreprise scientifique et éditoriale, venons-en au volume même dont je fais l'hommage. Ce livre est pour l'essentiel rédigé en anglais, à l'exception de quelques chapitres en français dus à Élisabeth Mornet et à sa collègue Corinne Péneau, maître de conférences à l'université Paris-Est Créteil, elle aussi spécialiste de la Suède médiévale. Il est constitué de sept sections thématiques, elles-mêmes divisées en un certain nombre de courts chapitres.

La première section (« *The Beginning, Theoretical Preliminaries* ») est une section introductive où, après avoir rappelé les conditions d'apparition de l'université de Paris vers 1200–1215 dans le prolongement de l'essor des écoles du XII^e siècle où la présence d'étudiants scandinaves est déjà attestée, Olle Ferm développe cette notion d'« eupéanisation de la

Suède » par le biais de la mobilité étudiante et des études universitaires à l'étranger dont j'ai déjà dit qu'elle constituait pour lui l'axe problématique majeur du livre.

La seconde section (« La Ville, la Cité et l'Université »), également œuvre d'Olle Ferm lui-même, commence par dresser un tableau général des institutions universitaires parisiennes et de l'organisation de l'enseignement puis en vient plus précisément aux étudiants suédois et à leurs conditions de vie : le long et difficile voyage depuis la Scandinavie, l'arrivée à Paris et l'installation au Quartier latin, l'accueil éventuel dans l'un des trois collèges suédois (Uppsala, Skara et Linköping) qui, à dire vrai, n'ont été vraiment actifs qu'au XIV^e siècle.

La troisième section (« Origin, Studies, and Careers »), due conjointement à Olle Ferm et Élisabeth Mornet, est classique. On y retrouve les paramètres habituels de la sociologie des anciennes populations étudiantes (effectifs, origines sociales et géographiques, études suivies, grades obtenus, carrières ultérieures). La documentation utilisée et la méthodologie adoptée, sur une base prosopographique, sont minutieusement présentées. Au total, ce sont 258 individus qui ont été repérés entre le début du XIII^e siècle et 1525, chiffre sans doute inférieur de moitié environ à la réalité et auxquels il faudrait encore ajouter les religieux mendiants. À dire vrai, les deux premiers tiers du XIII^e siècle sont très mal documentés ; les années 1276-1350, avec 173 noms, semblent en revanche correspondre à un maximum de fréquentation ; elles sont suivies, malgré les informations plus abondantes désormais fournies par les registres de la nation anglo-allemande, par une longue phase de déclin qui se précipite au XV^e siècle, marqué par la disparition quasi totale des étudiants suédois de Paris, moins attractif et concurrencé désormais par Prague et les universités allemandes récemment fondées. Les auteurs ont également étudié ce qui concerne l'origine géographique de ces étudiants (la répartition semble relativement équilibrée entre les divers diocèses suédois), leurs origines sociales (sans surprise, on note le fort pourcentage de nobles : 28 %), les études suivies (il s'agit d'abord d'étudiants ès-arts, mais certains ont entrepris ensuite des cursus de droit canonique ou de théologie ; en revanche, aucun médecin), les carrières ultérieures, pour l'essentiel au sein des chapitres cathédraux du royaume, dont certains sont devenus dignitaires, sans parler de ceux qui ont accédé à l'épiscopat. Des études à Paris étaient manifestement un bon moyen pour intégrer les réseaux du haut clergé suédois et parfois l'entourage royal. Tout ce chapitre est nourri à la fois d'exemples individuels significatifs et de calculs statistiques détaillés, y compris des analyses factorielles assez complexes qui aboutissent à des résultats significatifs malgré les lacunes de la documentation.

La section IV (« Memories of Paris »), due à Olle Ferm et plusieurs de ses collègues suédois, est une des plus originales. Le propos, à partir de sources assez peu nombreuses, est ici d'essayer de reconstituer l'image qu'étudiants et anciens étudiants suédois se faisaient de Paris et qu'ils ont introduite dans la culture suédoise : cette image est évidemment chargée des représentations de la jeunesse et du savoir, mais aussi de la fascination des lieux, qu'il s'agisse de la toute nouvelle cathédrale Notre-Dame qui inspirera celle d'Uppsala, dont l'architecte français Étienne de Bonneuil fut recruté en 1287 avec l'aide de deux étudiants suédois présents à Paris, ou de l'abbaye de Saint-Denis, saint dont le martyr apparaît sur les fresques de l'église de Södra Råda, dans le diocèse de Skara, au début du XIV^e siècle.

Les sections V et VI, dues à Olle Ferm et ses collègues, dont Corinne Péneau, forment un tout sur le thème des apports intellectuels découlant des contacts universitaires. La section V (« Intellectual achievements, general and individual ») dessine un cadre général : le droit et la législation, la science politique et l'histoire, la grammaire sont les domaines où l'influence de la culture universitaire parisienne est le plus perceptible et a donné matière à de nombreuses traductions et adaptations qui en portent témoignage. On est là, on le voit, au cœur de la problématique directrice du livre.

La section VI (« Intellectual achievements by individuals ») est d'ailleurs la plus longue du livre car les auteurs y analysent pour eux-mêmes et de manière très approfondie les écrits

laissés par sept des étudiants ou anciens étudiants suédois de Paris. L'un d'entre eux, Johannes Nicolai, est un Franciscain qui défendait résolument les thèses logiques d'Ockham². Les six autres sont des clercs séculiers dont trois sont devenus évêques. Petrus Galle a laissé des commentaires d'inspiration « réaliste » de divers traités logiques d'Aristote. « Maître Mathias Ovidi » est l'auteur d'un commentaire à la fois exégétique et théologique de l'Apocalypse. Aux quatre autres on doit des œuvres plus tournées vers la pratique, mais imprégnées d'un vocabulaire et de notions empruntés à la scolastique universitaire parisienne. Laurencius Olavi a laissé des manuels de pastorale à l'usage du clergé paroissial, Birgerus Gregorii et Nicolaus Hermannii une œuvre liturgique sous la forme d'offices pour la fête de saint Brigitte, mais le texte le plus intéressant est certainement une adaptation suédoise du *De regimine principum* de Gilles de Rome datant sans doute des années 1330-1340 qu'Olle Ferm propose hypothétiquement d'attribuer à Petrus Tyrgilli, chancelier du royaume et archevêque d'Uppsala, et dont Corinne Péneau montre en tout cas très bien qu'on y trouve un écho direct des débats politiques sur la nature même du pouvoir royal (électif ou héréditaire ?) qui ont agité le royaume de Suède à l'époque de Magnus Eriksson.

La dernière section du volume (« Book collections and book circulation ») est consacré à la question du livre. En fait, il ne s'agit pas ici des livres universitaires ou possédés par des étudiants, sans doute impossibles à isoler. Les auteurs traitent donc globalement des livres en latin, à l'exclusion de ceux en vernaculaire. Ces livres appartenaient en règle générale à des établissements ecclésiastiques ou à des clercs. Les ouvrages religieux, majoritaires, consistaient principalement en livres liturgiques et en textes et commentaires bibliques, mais on trouvait aussi quelques exemplaires de traités de théologie scolastique, de provenance sans doute parisienne. Le droit savant était également assez bien représenté, essentiellement le *Corpus juris canonici*, accompagné de quelques commentaires dus aux grands maîtres bolognais. La surprise vient de la relative rareté des ouvrages grammaticaux, philosophiques ou scientifiques alors même, on l'a vu, que la grande majorité des étudiants suédois de Paris fréquentaient la faculté des arts ; apparemment, ils ne prenaient pas la peine de ramener en Suède leurs livres d'études, de faible valeur marchande il est vrai.

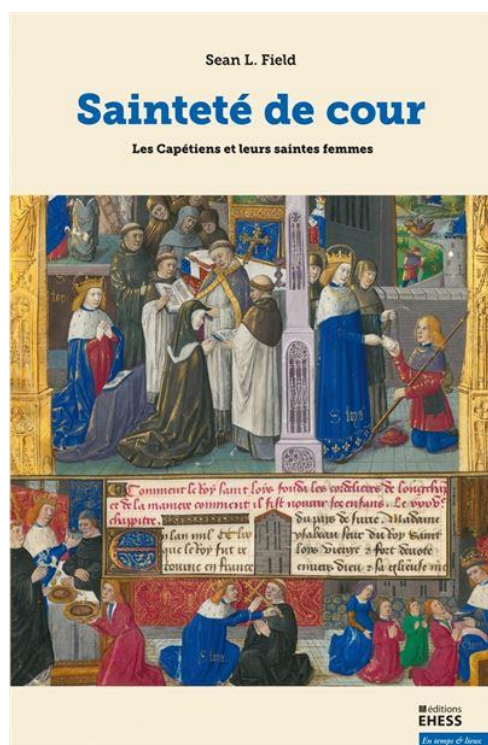
Le livre se termine par une rapide conclusion, l'édition et la traduction anglaise de quelques pièces justificatives (la bulle *Super speculam*, le contrat d'embauche de l'architecte Étienne de Bonneuil, les statuts du collège d'Uppsala, des extraits de la correspondance de Johannes Hildebrandi, visiteur du collège de Linköping au XV^e siècle) et la liste nominale des étudiants suédois repérés à Paris au Moyen Âge, liste qui n'est malheureusement pas un index et ne permet donc pas de retrouver les passages souvent substantiels consacrés dans le corps du livre à tel ou tel de ces étudiants. Vient enfin une très complète bibliographie de près de 70 pages.

Ce volume, on l'a dit, est une somme. Malgré sa taille, il est d'un maniement aisé, c'est un livre clair, précis, minutieux même, et toujours didactique. La démarche est résolument analytique, avec le désir affiché de ne rien laisser dans l'ombre. C'est d'ailleurs ce parti pris qui explique, d'une certaine manière, l'ampleur du volume. D'abord, les auteurs ont toujours tenu à mettre les choses en contexte, c'est-à-dire à présenter de manière détaillée la documentation utilisée, les institutions universitaires mentionnées, les méthodes de l'enseignement scolastique, etc. Tous ces développements n'apprendront pas grand chose au spécialiste de l'histoire de l'université de Paris au Moyen Âge, mais seront certainement très utiles pour le lecteur suédois moins familier des particularités de cette histoire. Ensuite, ces mêmes auteurs, à côté des présentations synthétiques, ont multiplié les études de cas et les exemples particuliers, n'hésitant pas à retracer en détail la carrière de tel individu, à analyser de manière approfondie

² Je signale à ce propos la publication complémentaire de Robert Andrews and Olle Ferm, *Swedish Students at the University of Paris in the Middle Ages*, II, *Johannes Nicolai and His Extractio de Logica* Burley (Runica et Mediævalia. Editiones, 15), Center for Medieval Studies, Stockholm University, Stockholm, 2021, 150 p.

telle œuvre jugée significative, à s'autoriser quelques excursus, etc. ; tout ceci donne chair au livre, mais en alourdit le poids

Il reste – et c'est l'essentiel – que nous avons là un véritable monument d'érudition, soigneusement présenté, quasiment définitif, et qui rendra les plus grands services à la fois aux historiens de la Suède médiévale et à ceux de l'université de Paris. On aimerait disposer d'études de cette ampleur et de cette qualité sur les autres groupes d'« étudiants étrangers » qui ont fréquenté l'université de Paris au Moyen Âge, y compris ceux d'origine lointaine (Écossais, Danois, Polonais, Tchèques, Hongrois, etc.) qui, par leur présence même et malgré des effectifs généralement modestes, ont contribué de manière décisive à la fois au rayonnement de l'*alma mater Parisiensis* et à l'unification de la culture européenne. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie la traduction française de l'ouvrage de Sean L. Field, *Courting Sanctity. Holy Women and the Capetians*, publié en 2019 par Cornell University Press, traduction publiée sous le titre, *Sainteté de cour. Les Capétiens et leurs saintes femmes* en 2022 par les Éditions de l'EHESS, 340 pages.

Il y a plusieurs manières de lire le livre de Sean L. Field. La première consiste à se plonger dans six dossiers passionnants, que l'auteur mène avec une érudition à toute épreuve et un sens aigu de l'intrigue : on découvre ainsi les destinées d'Isabelle de France (chapitre 1), Douceline de Digne (chapitre 2), Élisabeth de Spalbeek (chapitre 3), *Paupertas* de Metz (chapitre 5), enfin Marguerite Porete et Margueronne de Bellevillette (chapitre 6).

La plus éminente de ces figures est sans aucun doute la princesse Isabelle de France (chapitre 1). Elle est pourtant fort peu présente dans l'historiographie française, mais Sean L. Field, à la suite de William Chester Jordan, lui a récemment accordé tout l'intérêt

qu'elle mérite, en éditant sa *Vie* en français médiéval, puis l'ensemble des sources qui lui ont été dédiées ou qui la mentionnent. Née en 1225, la fille de Louis VIII et de Blanche de Castille, sœur du futur saint Louis, fut d'abord promise à de brillants mariages, en particulier avec Conrad, fils de l'empereur Frédéric II. Mais elle refusa cette alliance et imposa à son entourage son choix de mener une vie de virginité à la cour. Puis elle se décida à fonder une maison religieuse féminine, la future abbaye de Longchamp, dont elle contribua à rédiger les deux versions de la Règle, en 1259 et en 1263, respectivement approuvées par les papes Alexandre IV et Urbain IV. Elle n'entra pas pour autant dans le monastère des « sœurs mineures » qu'elle avait fondé avec l'aide de son frère, se contentant de vivre en bordure de la clôture jusqu'à sa mort et laissant une réputation de sainteté qui, toutefois, ne déboucha jamais sur une canonisation.

À même époque dans le sud de la France, le frère d'Isabelle, Charles d'Anjou, établissait une relation quasi familiale avec Douceline de Digne. Elle n'était autre que la sœur du frère mineur Hugues de Digne, qui accueillit Louis IX à son retour de Terre sainte, en 1254, par un sermon aux accents eschatologiques. Douceline, pour sa part, avait fondé une communauté de béguines à Hyères, vers 1242. Vers le début des années 1260, elle assista Béatrice de Provence lors d'un accouchement périlleux et entra ainsi dans la familiarité du frère d'Isabelle et de Louis IX, Charles d'Anjou, qui la désigna par la suite comme sa « commère ». Les pouvoirs miraculeux de la béguine et ses prophéties extatiques contribuèrent à consolider la position de Charles en Provence. En retour, le prince mit tout son poids au service de la réputation de la sainte femme. Par-dessus tout, elle se fit porte-parole de l'approbation divine quand Charles projeta son invasion de l'Italie méridionale en 1263, un événement qui allait bouleverser le cours de l'histoire. Mais Douceline perdit aussi une partie de son attrait quand son message passa de l'assurance à l'avertissement : jusqu'à la fin de sa vie en 1274, la béguine rappela au roi de Naples que, ce que Dieu avait donné aux Capétiens, il pouvait le leur reprendre si l'arrogance, chez eux, l'emportait sur la gratitude.

Élisabeth de Spalbeek naquit vers 1246-1247 dans le comté de Looz, dans l'actuelle province belge du Limbourg. En 1266-1267, elle vivait à Spalbeek en très mauvaise santé, mais jouissant d'une réputation de sainte femme. D'après un rapport rédigé par l'abbé cistercien Philippe de Clairvaux vers 1270, elle aurait même porté les stigmates. Un autre rapport, dû à Simon de Brie et datant de 1276, met en cause Élisabeth dans une affaire autrement sulfureuse : elle aurait délivré, de la part de Dieu, un message qui n'était absolument pas du goût de la famille royale : le scandale menaçait d'abord la réputation de Philippe III le Hardi, qui était censé avoir « péché contre nature », puis le sort de la reine Marie de Brabant, accusée d'avoir empoisonné son beau-fils, Louis, fils du premier mariage du roi Philippe et mort en 1276. Pour finir, ce fut le favori du roi, Pierre de La Broce, qui y perdit la vie, tandis qu'Élisabeth se mura dans le silence. Sans doute ce dossier est-il celui où Sean L. Field donne toute la mesure de sa virtuosité érudite, guidant son lecteur au travers des quatre enquêtes qui nous introduisent dans le dédale d'une des affaires les plus ténébreuses de l'histoire capétienne.

La vie de *Paupertas* de Metz est nettement moins bien documentée, puisqu'elle ne peut être qu'entrevue derrière le récit d'un unique chroniqueur : il s'agit d'un passage de l'une des plus anciennes continuations de la *Chronique universelle latine* de Guillaume de Nangis, inédite jusqu'à ce qu'Elizabeth A. R. Brown la publie en 2013 et dont Sean L. Field tire ici le meilleur profit. *Paupertas* (on ne la connaît que par ce nom latin, aux résonnances franciscaines) semble avoir œuvré en faveur de la paix pendant le siège de Lille mené par Philippe IV le Bel en 1297, puis avoir émis une prophétie qui avertissait le roi de ne pas engager le combat contre ses ennemis, alors qu'il avait l'intention de prendre sa revanche après la bataille de Courtrai en 1302. La retraite de l'armée royale, qui s'est ensuivie, a été ressentie comme une honte. Le frère du roi, Charles de Valois, a fait arrêter et torturer *Paupertas*, au prétexte qu'elle aurait tenté de l'empoisonner. Après avoir été longtemps détenue au château de Crépy-en-Valois, elle fut libérée à une date inconnue et sombra dans l'oubli.

De même une autre femme fort peu connue, Margueronne de Bellevillette, a-t-elle été arrêtée en 1308 et emprisonnée dans de si terribles conditions qu'elle finit par avouer qu'elle avait aidé l'évêque Guichard de Troyes à assassiner la reine Jeanne de Navarre par ses envoûtements (c'est d'ailleurs l'abondant procès intenté à l'évêque de Troyes, conservé aux Archives nationales sous la cote J 438, qui documente l'histoire de Margueronne). Qualifiée de *divinatrix*, elle est présentée dans les actes judiciaires comme dangereuse par nature, voire démoniaque. Elle fut incarcérée, intimidée et amenée à avouer que son lien au surnaturel avait joué un rôle essentiel dans les sortilèges qui étaient censés avoir tué la reine en 1305. Elle était encore détenue au Châtelet lorsqu'elle fit une confession incohérente, en 1319, avant qu'on ne perde définitivement sa trace.

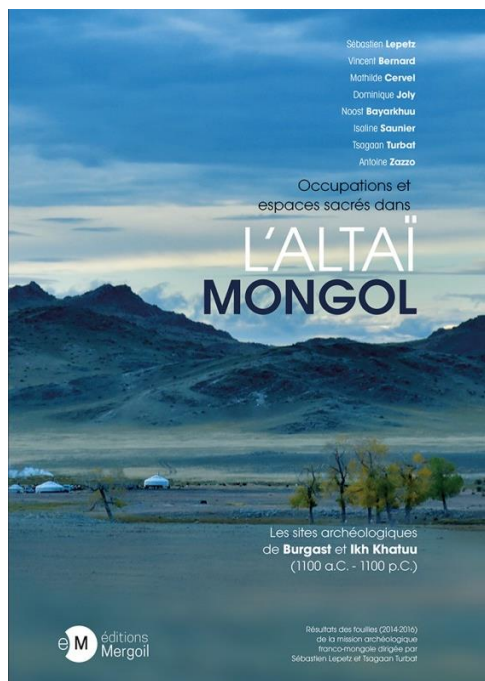
Alors qu'Élisabeth de Spalbeek, après avoir été interrogée à de multiples reprises, avait été laissée en liberté, que *Paupertas* de Metz avait été torturée, mais, en fin de compte, avait été emprisonnée plutôt qu'exécutée, que Margueronne de Bellevillette avait été menacée de mort, mais laissée croupir en prison, Marguerite Porete – la plus connue de ces six personnages féminins – a été remise au bras séculier et exécutée en 1310. Son crime était d'avoir rédigé en français un ouvrage de nature théologique, le *Miroir des simples âmes*, jadis identifié par Romana Guarnieri et dont notre correspondante, Geneviève Hasenohr, a remarquablement éclairé la genèse. Condamnée pour avoir refusé de renier son livre, seule de ces femmes à avoir trouvé la mort sur le bûcher en place de Grève, Marguerite Porete, comme le montre Sean L. Field au terme d'une parfaite reconstitution historique, semble néanmoins avoir été la moins menaçante d'entre elles, en tout cas pour le pouvoir royal.

Il est une autre manière de lire *Sainteté de cour*, en mettant cette fois-ci en série ces six dossiers. On constate alors que la relation des Capétiens aux *sanctae mulieres* gravitant, de près ou de loin, dans l'orbite royale, est allée en se dégradant, passant de la plus étroite proximité, avec Isabelle de France, à une défiance meurtrière. Le point de bascule se pressent dès la vie de

Douceline de Digne, d'abord chérie par Charles d'Anjou comme comte de Provence, puis de plus en plus dérangeante pour le même homme devenu roi de Naples. Aux femmes suivantes est bien reconnue un accès singulier au surnaturel, mais un surnaturel qui change de signe et suscite des accusations qui vont de la sorcellerie à l'hérésie, en passant par la divination et l'empoisonnement. La série des six dossiers exhumés par Sean L. Field trace une ellipse si parfaite, qu'on se prend parfois à la trouver trop belle pour être vraie. Et pourtant, c'est bien le même mouvement de diabolisation de la dissidence qu'Alain Boureau a détecté au niveau général de la chrétienté dans son livre de 2004, *Satan hérétique, Naissance de la démonologie dans l'Occident médiéval (1280-1330)*. C'est bien la même trajectoire, de l'étroite collaboration à la méfiance, voire à la condamnation, qui se dessine en Italie centrale, de Claire d'Assise, s'attirant, dans la première moitié du XIII^e siècle, l'attention et la bienveillance de cinq papes successifs, à Angèle de Foligno, Marguerite de Cortone ou Claire de Rimini, regardées avec une suspicion croissante par les autorités ecclésiastiques et civiles.

Enfin, il est une troisième et dernière manière de lire le livre de Sean L. Field, comme y incitent ses denses introduction et conclusion, à l'intersection de deux courants de longue haleine qui concernent, l'un, la sacralisation du pouvoir royal, l'autre ce que j'ai jadis qualifié de « féminisation du religieux ». Ernst Kantorowicz a été parmi les premiers à décrire le chassé-croisé entre pouvoir et sacralité qui tend, au long du Moyen Âge, à faire des papes des souverains absolus et des rois des personnages sacrés. Marc Bloch a exploré ce mouvement de sacralisation chez les Capétiens. Robert Folz, notre regretté correspondant, mais aussi notre confrère André Vauchez, notre associé étranger Gabor Klaniczay ou notre correspondant Patrick Corbet ont mis en évidence les figures de saints rois et de saintes reines. Jacques Le Goff a montré comment les Capétiens ont progressivement prétendu à la sainteté, jusqu'à obtenir satisfaction avec saint Louis. Ce que révèle Sean L. Field, c'est qu'ils ont particulièrement recherché cette légitimation du sacré par le biais de personnages féminins, de *sanctae mulieres* qui sont de plus en plus présentes dans le domaine religieux et qui, de manière très sensibles à compter du XIII^e siècle, semblent bénéficier de faveurs et de révélations divines inversement proportionnelles à leur mise à l'écart des écoles, de l'université et, bien évidemment, des fonctions sacerdotales ; comme si leur autorité informelle et toujours suspecte procédait de leur manque officiel d'autorité.

C'est bien là le principal mérite de Sean L. Field, outre de savoir nous entraîner dans ses enquêtes. Il écrit une page de l'histoire des Capétiens qui est totalement politique et totalement religieuse, remettant ainsi en cause la relative imperméabilité de ces catégories dans l'historiographie. Il éclaire le XIII^e siècle et les débuts du XIV^e, de Louis VIII à Philippe le Bel. Mais, derrière ces portraits fascinants et la ligne de fuite que leur succession esquisse, se profile déjà l'image d'une sainte femme qui, un siècle plus tard a redonné légitimité à un roi de France et qui a pourtant, elle aussi, fini sur le bûcher. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie de la part de ses auteurs, Sébastien Lepetz, Vincent Bernard, Mathilde Cervel, Dominique Joly, Bayarkhuu Noost, Isaline Saunier, Tsagaan Turbat, et Antoine Zazzo (avec des contributions de Benjamin Dufour, Jean-Bernard Huchet, Christine Keyser, Nicolas Lazzerini, Matthieu Le Bailly, Véronique Matterné, Aurélie Salavert, Joël Suire, Paloma Tiaibi, Vincent Zvénigorosky), l'ouvrage intitulé *Occupations et espaces sacrés dans l'Altai mongol. Les sites archéologiques de Burgast et Ikh Khatuu (1100 a.C. - 1100 p.C.). Résultats des fouilles (2014-2016) de la mission archéologique franco-mongole dirigée par Sébastien Lepetz et Tsagaan Turbat*, Paris, Éditions Mergoil, 2022, 571 pages.

M. Sébastien Lepetz, archéologue et archéozoologue, est chercheur au CNRS, membre de l'équipe « Archéozoologie, archéobotanique : sociétés, pratiques et environnements » (CNRS-MNHM), il co-dirige la Mission archéologique franco-mongole avec son collègue Tsagaan Turbat. Ils nous donnent les résultats des travaux accomplis de 2014 à 2016 dans l'Altai mongol, sur les sites de Burgast et Ikh Khatuu qui ont livré des vestiges remontant aux périodes de l'âge du bronze jusqu'au moyen-âge. Ces sites se trouvent non loin des frontières le Kazakhstan et la Fédération de Russie, des territoires de la Touva et de la République de l'Altai. Il s'agit d'une contrée de steppes d'altitude, au climat rude, aride et froid, qui a été peuplée depuis la Préhistoire, comme l'ont montré les travaux archéologiques et les recherches sur les pétroglyphes. Pour la première fois en République de Mongolie une très longue séquence historique est parfaitement documentée, grâce à des fouilles précises de structures cultuelles et funéraires et à de très nombreuses analyses en laboratoire (anthropologiques, archéo-génétiques et bioarchéologiques) réalisées grâce à la bonne conservation des vestiges organiques : soie, feutre, cuir, ossements, tissus humains et animaux, contenus stomacaux, restes d'insectes et bois architecturaux.

La première partie du livre (p. 13-259) est consacrée à la description des opérations et des trouvailles. Six chapitres montrent le haut degré de précision atteint dans la fouilles et l'enregistrement de données abondantes et très diverses : plans (dont des déliants), dessins, photographies en couleur, identifications et descriptions. Sur le site d'Ikh Khatuu l'équipe a accompli des prospections pédestres méthodiques et a fouillé cinq tertres, funéraires ou non, datés de la culture appelée de Bulan-Kobin (milieu du 1^{er} à début du 3^e siècle ap. J.-C.) et de l'époque Türk (7^e- 9^e s. ap. J.-C.). A Burgast (alt. 1900 m) ce sont les nombreux vestiges de pratiques funéraires de trois millénaires qui furent révélés et en partie fouillés : âge du bronze, âge du fer, époques Türk et Kazakh. La structure la plus ancienne remonte à la grande culture sibérienne d'Afanasevo. Les vestiges de l'âge du bronze (XII^e – IX^e s. av. J.-C.) comprennent des sépultures et des *khirgisuur* (dépôts de pierres et de restes animaux organisés de manière géométrique à la périphérie d'un tertre). Un cimetière de la culture Bulan-Kobin de vingt-trois tombes du même ensemble également été intégralement exploré. Des structures Türk et

médiévales (VII^e-XI^e s.) ont également fait l'objet de recherches détaillées : vestiges humains et de chevaux sacrifiés, restes de mobilier et d'offrandes funéraires.

Cette collecte minutieuse de données et d'informations permet de proposer des interprétations, faisant l'objet de la seconde partie de l'ouvrage (p. 263-501).

Celle-ci s'ouvre par la publication de la séquence chronologique des deux sites de Burgast et d'Ikh Khatuu établie par A. Zazzo (chap. 7) qui, grâce au radiocarbone et pour la première fois pour le monde des steppes, aborde des séquences très fines d'utilisations et de fréquentations sur la longue durée. Un tableau (fig. 305, p. 267) donne une synthèse très claire des différentes périodes de la séquence et de leurs limites chronologiques.

L'âge du bronze est abordé ensuite en deux chapitres (p. 273-289). Dans le premier (chap. 8), S. Lepetz propose une hypothèse très novatrice pour le *khirgisuur* : il figurerait symboliquement l'attelage du char funéraire d'un défunt, avec des dépôts de têtes et jambes de chevaux orientées vers l'est (fig. 313, p. 281). Cette hypothèse est placée dans le contexte de l'évolution des pratiques funéraires associées aux chevaux dans le monde des steppes aux âges du bronze et du fer, elle pourrait être illustrée par des pétroglyphes. Dans le chap. 9, N. Lazzarini et A. Zazzo étudient la saison d'abattage des chevaux à l'aide de la composition isotopique de l'oxygène de l'émail dentaire, permettant de déterminer une préférence nette pour la saison froide, bien que ces dates ne soient pas nécessairement concomitantes avec les inhumations.

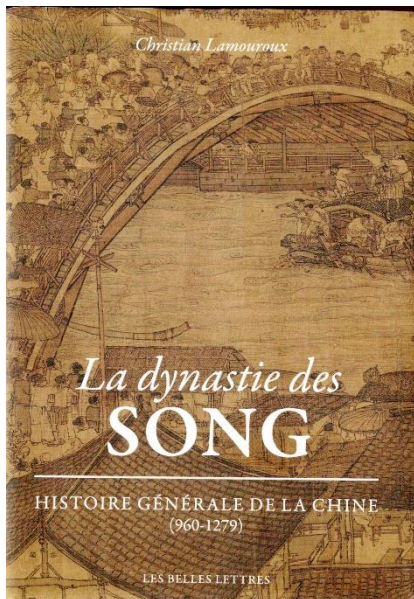
L'âge du fer est représenté par le cimetière de la culture Bulan-Kubin, contemporaine de celles, plus connues, des Scythes, des Yuezhi et des Huns ou des Xiongnu. Il fait l'objet des douze chapitres suivant (chapitres 10 à 22, p. 291-447). Il n'est pas possible de détailler ici l'architecture funéraire (D. Joly, V. Bernard, S. Lepetz), la restitution du chantier des tombes (V. Bernard, D. Joly, A. Salavert) ou la dendrochronologie (V. Bernard) très justement mise en rapport avec les courbes de l'Altaï russe notamment de l'époque scythe (chap. 10, 11, 12). L'âge et le sexe des individus inhumés (chap. 13 par M. Cervel) ouvrent sur l'étude de l'ADN ancien et les questions de la famille et de la communauté (V. Zvenigorosky, A. Gonzalez, J.-L. Fausser et Chr. Keyser, chap. 14). Un apport considérable de cette étude porte sur la répartition des haplotypes identifiés et surtout des ADNs mitochondriaux récents ou anciens dans l'espace centrasiatique et plus généralement eurasiatique, de l'Europe orientale à la Chine. Ces résultats indiquent des sociétés patrilocales et patrilinéaires, mais d'importantes correspondances sont mises au jour avec par exemple des lignées retrouvées en Hongrie au X^e s., en plus de celles avec les populations altaïques, Türk, mongoles et tibétaines, mais indiquant aussi une continuité avec les anciennes populations des âges du bronze et du fer d'Afanasevo, Yamnaya, Andronovo, scytho-sibériennes et sarmates. Ce sont là les trois composantes du patrimoine génétique altaïen au début du I^{er} millénaire. M. Cervel (chap. 15) aborde les questions taphonomiques et les gestes funéraires, tandis que P. Tiaibi et J.-B. Huchet (chap. 16) s'attachent à l'archéozoologie, précieuse pour comprendre les traitements subis par les cadavres avant et après l'inhumation. Dans le chap. 17, I. Saunier grâce au très bon état de conservation des textiles, étudie les vêtements des défunts et leur confection, qu'ils soient de laine, y compris de feutre, ou de soie, cette dernière indiquant très probablement des importations de Chine, comme l'attestent les textes et les découvertes de la même époque dans les sépultures des élites Xiongnu de l'Asie centrale. Une discussion historique approfondie suit (p. 387-390). Dans le chap. 18, V. Bernard traite de la vaisselle en bois du point de vue technique, observant les traces et identifiant des outils (tranchoirs, couteaux, gouges, herminettes, etc.), mais il aborde aussi le sujet de leur utilisation, déterminant une possession individuelle des récipients et posant la question du rapport de ces récipients avec la relative rareté de la poterie. Le chap. 19 est celui où V. Bernard et S. Lepetz examinent les pratiques rituelles très répandues du dépôt de viande dans les tombes ainsi que celle de l'allumage de feux à l'extérieur, autour de la sépulture, brûlant des os et des restes animaux ; ils font remonter à juste titre ces pratiques à l'âge du bronze, autour des *khirgisuur*, et la suivent chez les peuples

de la steppe, chez les Xiongnu et plus tard encore ; pourtant, ayant prudemment fait le tour de la question, ils ne se prononcent pas sur la question de « banquets funéraires ». Le chapitre suivant (n° 20) n'est pas moins intéressant : V. Materne y donne une analyse carpologique de l'orge à grains nus dans le contexte funéraire. Celle-ci soulève la question d'un apport exogène ou de l'utilisation et de la culture de ces céréales dans un milieu d'altitude aride et froid, ainsi que le délicat problème de son origine, posé notamment en regard de la culture du millet. A plus grande échelle, l'introduction de l'orge nu dans l'Altaï semblerait indiquer une voie sud-nord, à la différence du blé dont la route serait ouest-est. En tout cas, la possibilité de la culture et de la consommation de céréales ne fait plus aujourd'hui question pour ces anciennes populations nomades des steppes, à côté de celle de produits animaux. M. Cervel (chap. 21) envisage les pathologies et les traumatismes des individus du cimetière, tant les lésions antemortem (fractures, coups) que les traumatismes péri-mortem : crâne perforé, os entaillés, coups d'épée ou de lance perforant ou entaillant le corps ou les membres, relevant même les traces d'un égorgement. La détermination des armes utilisées et celle des causes de ces blessures (combat ou autre) sont évoquées. Enfin, le chap. 22 passe en revue l'état sanitaire des populations humaines et animales grâce aux analyses paléoparasitologiques, mais seuls les animaux ont livré des restes pertinents, leur absence chez les humains étant mise au compte de leur mauvaise conservation.

Les témoignages relevés des populations Türk (p. 449-501), en général mieux connues que les précédentes, sont étudiés de façon détaillée dans les chapitres 23 (la parure par N. Bayarakhuu), 24 (le harnachement par N. Bayarakhuu et S. Lepetz), 25 (les usages du bois par V. Bernard) et 27 (tombes à chevaux et tombes de chevaux aux 6^e -9^e siècles en Mongolie : inventaire et approche synthétique par S. Lepetz et N. Bayarakhuu). Ce dernier chapitre étend l'étude à l'ensemble de la Mongolie, il recense trente-cinq sites et propose une discussion qui envisage les nombreuses hypothèses pouvant rendre compte des configurations matérielles observées lors des fouilles, y compris celle de la réouverture des tombes pour diverses raisons.

Des résumés en français, mongol, russe et anglais précèdent une riche bibliographie de dix-huit pages qui clôt le volume.

Cet ouvrage montre à la fois la continuité et la grande variété des pratiques et des rituels des populations des steppes au cours des âges, il est l'étude la plus complète et la plus précise parue à ce jour sur l'Altaï mongol, qu'il s'agisse de la collecte méticuleuse des données, de l'ensemble des analyses effectuées ou des questions traitées. Il prend place ainsi au rang des meilleures publications des équipes travaillant au Kazakhstan ou en Russie, qui traitent principalement de la culture scythique de Pazyryk, un peu plus ancienne et mieux connue grâce aux sépultures gelées. Sa présentation, qui ne ménage pas les illustrations de qualité (photos et restitutions dessinées) est de qualité. Le lecteur admirera aussi les belles photographies des paysages et des populations actuelles qui rythment les chapitres. Il s'agit d'une publication exemplaire qui fera date dans l'archéologie du monde des steppes. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie le livre de Monsieur Christian Lamouroux, directeur d'études émérite de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, *La dynastie des Song*, publié aux éditions des Belles Lettres, Paris, 2022, dans la collection « Histoire générale de la Chine », 816 p., 25 cartes, 34 figures, annexes, chronologie succincte, index-glossaire.

Cet ouvrage remarquable est le premier à paraître en langue française sur une dynastie (960-1279) qui a laissé une empreinte durable dans l'histoire de la Chine en la faisant entrer dans les temps modernes. On lui doit notamment l'invention du papier-monnaie et la diffusion de l'imprimerie. Les cinq premiers chapitres, soit un bon tiers du livre, sont consacrés à l'histoire politique, règne après règne depuis la fondation de la dynastie jusqu'à sa chute devant l'envahisseur mongol. Puis les cinq chapitres suivants traitent de plusieurs thèmes.

Le chapitre I retrace les étapes de la réunification impériale dans les dernières années du Xe siècle. Cette réunification, rendue difficile par la menace constante des peuples de la steppe, s'est faite sur les débris de l'empire des Tang, réduit des deux tiers et morcelé entre dix royaumes après leur chute en 907. Les opérations militaires étant terminées, une réorganisation administrative de l'empire fut entreprise moyennant de profonds changements institutionnels. À partir de 972, on procéda systématiquement au recrutement des fonctionnaires en organisant des examens. L'organisation de ces derniers dans toutes les provinces de l'empire et à tous les échelons, jusqu'au palais de l'empereur qui présidait en personne les épreuves réservées aux meilleurs candidats, devait se maintenir jusqu'au début du XXe siècle. L'histoire de la dynastie, telle que décrite dans les chapitres II à V a été fréquemment marquée par de graves tensions entre le pouvoir civil et le pouvoir militaire. D'un côté les lettrés ont joué un rôle prépondérant au service de l'empire, grâce à leur recrutement en tant que fonctionnaires de l'État. De l'autre, les militaires ont été engagés sans cesse dans des guerres avec les empires frontaliers du Nord créés par les Khitan (dynastie des Liao, 907-1125), par les Tanguts (dynastie des Xi Xia, 1038-1227), puis par les Jürchen (dynastie des Jin, 1115-1230), ce qui leur a donné un pouvoir non négligeable. Presque chaque année les empereurs Song furent contraints de régler à leurs voisins un lourd tribut pour acheter la paix. Après la catastrophe de 1127 durant laquelle l'empereur fut capturé avec une partie de la cour, le système de tribut fut maintenu. Cette défaite des Song créa une césure dans l'histoire de la dynastie, car ils durent abandonner à leur ennemi la totalité de la plaine du Nord. Des menaces permanentes venues du Nord et un esprit de revanche entretenu pour reconquérir les territoires perdus ont périodiquement alimenté des mouvements irrédentistes tandis que des factions opposées désiraient la paix quel qu'en fût le prix.

Le chapitre VI est consacré au territoire, à ses frontières et aux relations de l'empire avec le monde. Dans les régions frontalières de l'Ouest et du Sud-Ouest, les Song ont engagé une politique de colonisation, se considérant comme une puissance civilisatrice auprès des tribus encerclant leur empire. La perception qu'avaient de l'altérité les lettrés joua un grand rôle dans les rapports de l'empire avec les populations vivant sur ses marges. De plus, la diplomatie devait favoriser les échanges commerciaux officiels avec l'étranger, et dans leur sillage le commerce privé. Aux frontières furent créés des comptoirs commerciaux. Grâce à ses jonques de haute mer et grâce à de nouvelles techniques de navigation, l'empire était en relation avec le Japon,

la Corée, et toutes les contrées des mers du Sud jusqu'aux pays jouxtant l'océan Indien. Ces relations avec l'étranger ont nourri, surtout par le biais des rapports diplomatiques qui remontaient à la capitale, une accumulation de connaissances sur le monde extérieur. Dans ce chapitre sont aussi décrits l'organisation administrative du territoire et son fonctionnement, la gestion des fleuves et des canaux, le contrôle des ressources en hommes et en biens. Une ambitieuse reconfiguration de l'espace du territoire impérial fut en effet à l'œuvre sous les Song.

L'histoire des Song a été marquée par une vitalité de l'économie en dépit des guerres qui ont à plusieurs reprises sapé ses fondements et provoqué de très importants phénomènes migratoires. Le chapitre VII (Une économie d'échanges) propose une analyse des différentes dynamiques qui sous-tendaient la vie économique. La très forte expansion de la population a conduit à conquérir de nouvelles terres cultivables : les systèmes culturels bénéficièrent alors de progrès décisifs, permettant d'obtenir jusqu'à trois récoltes de céréales sur deux années, moyennant une alternance blé-riz dans la région du bas Yangzi, voire deux récoltes de riz par an dans les régions les plus méridionales. Dans le même temps, la poussée démographique a provoqué une concentration urbaine inégalée jusqu'alors, notamment autour des deux pôles formés successivement par les capitales du Nord et du Sud. À leur apogée, Kaifeng et Hangzhou dépassaient en effet le million d'habitants. Avec cette expansion, les réseaux marchands se sont développés aussi bien dans les zones frontalières propices aux échanges de biens rares qu'à l'intérieur de l'empire. Quelques activités artisanales sont analysées par l'auteur à titre d'exemples. Ainsi, la production céramique, grâce à une maîtrise technique permettant de cuire plusieurs milliers de pièces en une seule fournée, a alimenté un vaste marché en Chine et hors de l'empire jusque sur les côtes de l'Afrique orientale. Signe de cette vitalité, la fiscalité qui était auparavant largement fondée sur l'impôt foncier connut une augmentation des taxes commerciales, ce qui est pour l'auteur « le révélateur d'une perte de contrôle de l'État dynastique sur la terre et sur les hommes, et de l'importance sans précédent prise par le commerce. » L'étude de la monnaie confirme cette vitalité, avec la création du papier-monnaie qui jouit aussitôt d'un succès considérable.

Sous le titre « Une nouvelle souveraineté », le chapitre VIII livre une analyse des formes du pouvoir sous les Song, celui des empereurs bien entendu, mais aussi celui non négligeable des impératrices, des concubines, des eunuques, et de l'ensemble des fonctionnaires qui gravitaient autour du palais. En particulier, il y est montré comment les administrateurs civils et militaires ont cohabité à cette époque où la guerre était presque constamment présente avec les voisins du Nord et du Nord-Ouest. Le pouvoir et les lettrés se sont efforcés cependant de limiter les ambitions de ce que Christian Lamouroux appelle la « militocratie » qui a tenté à plusieurs reprises de s'imposer au détriment de l'administration civile. Certains lettrés ont même réussi à déployer sur le terrain des talents de stratège et d'organisateur, jusqu'à avoir dans quelques cas la mainmise sur le commandement des armées. Les eunuques eux-mêmes ne furent pas écartés et parvinrent à occuper les mêmes positions.

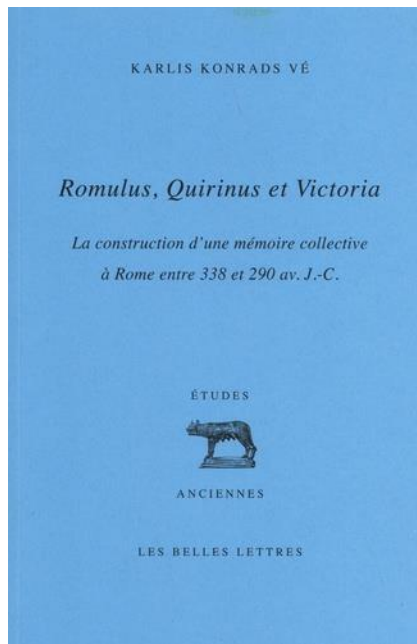
Tout en étant assoupli dans certaines circonstances, puisqu'il permettait à un haut fonctionnaire de passer des affaires civiles aux affaires militaires, et inversement, le système d'affectation des fonctionnaires civils n'en était pas moins très codifié, et sophistiqué. Leur hiérarchie a pu comprendre jusqu'à quarante-cinq échelons. Quant à leurs affectations, elles couvraient tous les niveaux, depuis celui des sous-préfectures jusqu'aux instances centrales des Six ministères et des commissions dépendant directement de l'empereur. Le nouveau régime du pouvoir impérial, tel qu'il s'est constitué sous les Song, avait un fondement absolutiste. Il s'appuyait sur une organisation politique laissant au souverain un pouvoir direct sur la gestion de l'empire. L'empereur devait cependant se soumettre aux rituels dont il avait la charge, ceci afin de réactiver les forces ayant accordé le mandat du Ciel à sa lignée. De plus, à côté des institutions financières, militaires et administratives il existait des instances de contrôle chargées de

procéder à des enquêtes, à des mises en garde, à des remontrances quand cela se révélait nécessaire. Si l'empereur décidait, son entourage immédiat avait pour mission de lui rappeler les devoirs de sa charge. C'est donc ensemble, d'après l'auteur, que l'empereur et ses fonctionnaires incarnaient la souveraineté impériale.

Le chapitre IX, « Refonder l'empire, reconstruire le monde », est avant tout consacré à l'univers des lettrés, depuis leur recrutement dans la fonction publique jusqu'aux courants de pensée développés dans leur milieu. Il présente les réalisations de ceux d'entre eux qui ont plus particulièrement marqué leur époque par des entreprises intellectuelles de premier plan. Le système des examens – en fait, des concours puisqu'ils donnaient lieu à un classement –, ouverts à tous, a généré un bouleversement de l'enseignement, en suscitant la création d'écoles publiques et privées dans tout l'empire et en transmettant les savoirs classiques et les valeurs de la civilisation impériale en tous lieux. Leur organisation destinée à éviter tout favoritisme garantissait par l'anonymisation des copies une parfaite équité dans le traitement des candidats et l'unique reconnaissance de leurs mérites. Ce système permit le recrutement d'une élite lettrée issue de tous les milieux sociaux et non plus comme auparavant sous les Tang constituée presque uniquement des membres de lignages prestigieux.

Le chapitre X (L'organisation de la société : les cultes, l'ordre et le désordre) évoque les différents courants religieux de la période. Si celle-ci a connu un renouveau du confucianisme, la Chine des Song n'en était pas pour autant confucéenne. Le bouddhisme et le taoïsme ont occupé une place majeure dans l'univers religieux de la société. Dès le début de la dynastie, sous le patronage de la cour furent publiés les grandes compilations des canons bouddhique et taoïste. L'époque se caractérise par un foisonnement des cultes, rendus notamment à des personnages historiques ou pseudo-historiques. De très nombreux temples taoïstes ont été construits sur l'ensemble du territoire tandis que se développait une littérature foisonnante à partir de révélations sous la forme d'oracles et de prophéties. Cette culture religieuse était partagée par toute les strates de la société. Le bouddhisme ne fut pas en reste, et même il connut un ample rayonnement après la proscription de 845 et les mesures antibouddhiques du Xe siècle, renouveau attesté par l'abondance des compositions littéraires qui ont éclos durant la dynastie. À côté des religions, et des pratiques divinatoires qui n'ont jamais cessé d'être présentes en Chine, l'auteur aborde les questions relatives à la famille, aux lignages, aux communautés, et enfin au droit et à la justice.

Cet ouvrage érudit est le fruit d'une vie de recherches sur la dynastie des Song, menées par un historien des plus rigoureux. Christian Lamouroux a réuni et analysé une très abondante documentation rédigée principalement en chinois et comprenant de nombreuses sources anciennes. Ses recherches se fondent aussi sur les travaux des savants japonais, très en pointe sur l'histoire de la dynastie des Song, et ceux de l'école sinologique américaine. Au fait des meilleures avancées de l'historiographie contemporaine sur la période, il éclaire son lecteur sur les débats actuels en présentant les positions respectives des chercheurs tout en offrant lui-même des idées originales solidement argumentées. S'adressant aussi bien aux sinologues – un index complet de tous les termes chinois, agrémentés de leur traduction, figure en fin de volume (p. 713-761) – qu'aux lecteurs cultivés francophones, son livre comble pour les uns comme pour les autres un très grand vide. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau, de la part de son auteur, un ouvrage qui est l'œuvre d'un jeune chercheur letton, parfaitement francophone, actuellement en poste à l'université de Riga, Karlis Konrads Vē. Cet ouvrage, *Romulus, Quirinus et Victoria. La construction d'une mémoire collective à Rome entre 338 et 290 av. J.-C.*, est sorti en novembre 2021 aux Belles Lettres dans la Collection d'études anciennes de l'Association Guillaume Budé. Il se situe dans le prolongement du travail que l'auteur avait mené dans le cadre d'une thèse de doctorat qu'il avait préparée sous la direction d'Alexandre Grandazzi et qu'il a soutenue en Sorbonne en 2014. Notre jeune collègue letton s'est intéressé à la question de l'impérialisme romain, et plus exactement aux modalités selon lesquelles celui-ci s'est mis en place au cours du IV^e siècle av. J.-C. On sait que cette période est celle où l'*Vrbs*, désormais débarrassée de la pression que les populations italiques des zones montagneuses de l'Apennin avaient exercé sur le Latium tout

au long du siècle précédent, s'était également enfin débarrassée, grâce aux lois licinio-sextiennes de 367 av. J.-C., des tensions internes dont elle avait été la proie depuis le début de la République et qui voyaient s'affronter les deux composantes de la cité, le patriciat et la plèbe ; parallèlement, par sa victoire au terme de la guerre latine en 338 av. J.-C., elle avait établi sa domination sans partage sur la vieille ligue latine, dont elle n'était au départ qu'une composante parmi d'autres. C'est alors que débuta le processus d'expansion qui en fit, au moins aux yeux des Anciens, la maîtresse du monde, de l'*oikoumenè* dans son ensemble— expansion dont le premier stade fut la conquête de l'Italie centrale et méridionale, assurée par les trois guerres samnites, de 343 à 290 av. J.-C. Karlis Konrads Vē est certes loin d'être le premier à étudier la naissance, dans ces circonstances, de l'impérialisme romain. Mais il le fait d'une manière originale, et réellement novatrice. Il ne reprend pas l'enchaînement des événements militaires qui, en quelques décennies, a permis à Rome d'asseoir sa domination déjà sur l'Italie péninsulaire, en attendant le reste du monde méditerranéen ; il ne s'attache pas non plus, dans ce processus d'expansion, au jeu complexe des familles de la *nobilitas*, cette forme renouvelée de l'aristocratie sénatoriale qui présida aux destinées de la cité depuis la fin du conflit patricio-plébien ; mais il étudie comment les couches dirigeantes, réunissant dès lors les patriciens et au moins l'élite de la plèbe, voulurent justifier ce changement d'échelle militaire et politique en forgeant une idéologie impérialiste susceptible d'unir les Romains dans un dessein commun, idéologie fondée sur une vision de l'histoire de l'*Vrbs*, selon laquelle ce processus de conquête avait été conforme au destin assigné par les dieux dès sa fondation à la ville de Romulus — ce dont ses habitants ne s'étaient guère souciés auparavant. C'est la mise en place de cette nouvelle conception de la Ville que le livre de Karlis Konrads Vē met en relief. S'inscrivant dans la ligne de réflexion sur la mémoire collective inaugurée par les travaux de Maurice Halbwachs, l'auteur montre que la figure de Romulus a été au centre de la vision que les élites romaines voulurent alors promouvoir, en faisant de lui le dépositaire des promesses d'empire universel que Jupiter lui avait faites au moment de fondation de la cité et qui se concrétisaient par les guerres continuellement victorieuses contre ses adversaires (quitte à masquer certaines réalités gênantes, comme la défaite subie aux Fourches Caudines et la paix que l'*Vrbs* avait été alors obligé de conclure avec l'ennemi samnite).

Dans cet ouvrage, Karlis Konrads Vé montre que l'idéologie impérialiste est née précisément dans cette période, et qu'à défaut de textes contemporains qui puissent nous renseigner, elle s'est exprimée à travers l'érection de temples : celui de Quirinus sur le Quirinal et celui de la Victoire sur le Palatin. Dans deux parties successives, l'auteur étudie minutieusement ces deux sanctuaires. Dans le cas du temple de Quirinus, qu'il aborde d'abord, la topographie actuelle du Quirinal nous empêche malheureusement de disposer de données archéologiques précises. Mais il compense remarquablement cette absence par une analyse approfondie de ce que nous pouvons savoir des circonstances de la dédicace du sanctuaire, à laquelle deux des plus grands chefs romains de l'époque, les deux *Papirii Cursores*, le père et le fils, eurent part, et de la signification que pouvait avoir un tel monument au moment où Rome sortait enfin victorieuse de sa confrontation avec un ennemi qu'elle avait eu tant de mal à vaincre et pouvait dès lors se poser comme la puissance dominante dans toute l'Italie méridionale. Cela l'amène à prendre position dans la *uexata quaestio* de l'identification du *conditor* avec le dieu Quirinus. Il défend, avec raison à notre avis, la thèse selon laquelle il ne s'agirait pas d'un développement tardif, mais répondrait à une identification inhérente à la conception que les Romains s'étaient faite de leur fondateur, destiné à poursuivre du haut des cieux l'œuvre qui avait été la sienne au cours de son existence terrestre. Le temple de la Victoire, en revanche, a fait l'objet ces dernières années d'une campagne de fouilles exemplaire, sous la direction de notre collègue italien Patrizio Pensabene, qui a très aimablement mis à la disposition de Karlis Konrads Vé toute la documentation souhaitable, y compris un riche appareil illustratif, en partie inédit, sous forme de photographies et de plans. Le progrès de l'archéologie permet aujourd'hui de comprendre, à partir de données matérielles assurées, que ce culte, qui fut créé dans ces circonstances, loin de se réduire à une imitation du modèle de la Nikè grecque, répondait à la nouvelle idéologie que s'était donnée l'*Vrbs*, justifiant la conquête et la fondant sur une vision renouvelée de la figure de Romulus. Le jeune chercheur letton montre que l'édification de ce sanctuaire sur le Palatin, loin d'être une initiative isolée, s'inscrit dans une vaste œuvre de travaux éditaires sur la colline, sur laquelle se concentrait la mémoire du fondateur qui était censé y avoir habité et y avoir établi la cité primitive.

L'étude de Karlis Vé nous fait ainsi saisir concrètement la naissance de l'image de Rome vouée à une mission de conquête universelle, image qui un jour sera célébrée par Virgile dans le vers célèbre de l'*Énéide* « *Tu regere imperio populos, Romane, memento* ». Ce travail ouvre des perspectives qui enrichissent considérablement notre vision des débuts de l'impérialisme romain. Il est remarquable que cette avancée soit due à un jeune chercheur que la situation de son pays ne pouvait manquer de rendre particulièrement sensible au problème de l'impérialisme. »